

MINH TRAN HUY

LES INCONSOLÉS

ROMAN

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

Romans

LA PRINCESSE ET LE PÊCHEUR, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 968.
LA DOUBLE VIE D'ANNA SONG, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1661.
VOYAGEUR MALGRÉ LUI, Flammarion, 2014.

Contes

LE LAC NÉ EN UNE NUIT ET AUTRES LÉGENDES DU VIÊTNAM, Babel n° 888, 2008.
COMMENT LA MER DEVINT SALÉE, illustrations de Vanessa Hié, Actes Sud Junior, 2011.

Essai

LES ÉCRIVAINS ET LE FAIT DIVERS : UNE AUTRE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, Flammarion, 2017.

Photographie de couverture : © Cristina Coral

Citée à la page 72, *Je voulais te dire que je t'attends*
a été composée par Michel Jonasz,
et écrite en collaboration avec Pierre Grosz.
© Soc Marouani

© ACTES SUD, 2020
ISBN 978-2-330-13071-8

MINH TRAN HUY

Les Inconsolés

roman

ACTES SUD

pour Alexandre et Paul, mes deux amours

J'ai bâti de si beaux châteaux
que les ruines m'en suffiraient.

Jules Renard,
Journal

Belle amie nous sommes ainsi :
ni vous sans moi, ni moi sans vous.

Marie de France,
Le Lai du chèvrefeuille

Lise

1.

Il s'attardait et je l'ai quitté un instant pour me tourner vers le ciel. La lune s'était levée. Une trouée d'ivoire sur le velours nocturne, une sphère opaline dont les rayons diapraient les eaux du lac, dessinant d'étranges formes argentées à sa surface, aux contours indécis et fluides : un immense test de Rorschach où le mercure aurait remplacé l'encre. En se penchant, on pouvait deviner tout au fond une silhouette enveloppée d'un drap et lestée de deux blocs de pierre, l'un orné d'initiales entrelacées et l'autre d'une colombe. Motifs effrités, rongés par le temps. Dans quelques semaines, six mois, un an peut-être, il en serait de même pour le corps. Il se décomposerait jusqu'à se dissoudre dans le paysage qui lui tenait lieu de tombe – eaux noires piquées de roseaux où voletaient des libellules, nénuphars abritant poissons, rainettes qui coassaient doucement entre les aulnes, grillons chantant sans le savoir une oraison funèbre, dissimulés dans les hautes herbes du parc. Nul n'en retrouverait trace. Nul ne viendrait se recueillir au bord du lac en souvenir, à part peut-être l'homme sur la berge, qui fixait depuis plusieurs minutes l'endroit où avait sombré la dépouille, tout de blanc vêtue, qu'il avait

déposée à la façon d'une offrande plutôt que d'un fardeau.

Je ne l'avais jamais vu pleurer jusque-là, et j'ai eu de la peine pour lui. J'aurais voulu glisser à son oreille que ce qui s'était passé ce soir nous avait d'une certaine façon unis pour toujours ; que ce n'était pas plus sa faute que la mienne, et que la mort, quelle que fût sa cruauté, pouvait aussi être un apaisement. Je l'aurais fait si j'avais eu l'espoir de lui arracher le moindre mot. Le moindre geste. Mais je savais que ce ne serait pas le cas. Il ne me dirait rien de plus que ce qu'il m'avait déjà dit, de même qu'il ne ferait rien de plus que ce qu'il avait déjà fait – il s'était "occupé de tout", comme promis, et s'arrêterait là. À ses yeux, je n'étais plus qu'une ombre. Même pas une ombre, mais un courant d'air, une brise, sitôt surgie, sitôt disparue. Je ne pourrais prévenir personne et devrais me contenter d'assister aux événements, présence silencieuse et invisible qui avait seulement obtenu le droit d'être là. Alors je l'ai laissé s'en aller. Ses cheveux, son dos, sa silhouette entre les arbres. Le bruit de ses pas sur le gravier du chemin. Une portière qui claque, un moteur qui démarre. La lumière des phares dans la nuit.

2.

Ils avaient vingt ans et ne savaient rien l'un de l'autre lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Lise le précisait toujours quand elle racontait leur histoire. Comme si tomber amoureux d'un inconnu était plus intéressant que tomber amoureux de sa voisine ou d'un ami d'enfance. Comme si le fait que cet amour n'avait pas été élaboré, édifié sur des souvenirs communs ou des valeurs partagées, mais avait surgi d'un bloc, météoritique et foudroyant, lui conférait une plus grande légitimité. La nature romanesque de Lise voulait croire qu'une forme de fatalité avait guidé leurs pas, et que toute la joie, extrême, et toute la douleur, non moins extrême, qui allaient ressortir de leur relation, étaient partie prenante de leur destin : s'ils avaient été si heureux puis si malheureux l'un par l'autre, c'était qu'il ne pouvait en être autrement.

Elle se racontait cela pour se consoler, car c'est une consolation que de s'imaginer en héroïne de tragédie plutôt qu'en idiote pleurant bêtement, seule avec sa peine, recroquevillée dans son lit, les yeux rouges et les cheveux défaits, tout ça pour une histoire dont on savait bien, au fond, qu'elle ne pouvait durer. C'est une consolation même si

l'on se préférait en bergère arrachée à sa chaumière par un prince ou en ado complexée soudain révélée par les attentions du garçon le plus populaire du lycée. Louis était bien assez charmant pour l'un ou l'autre de ces rôles avec ses cheveux blonds qui lui faisaient comme une auréole et ses yeux d'un bleu pur, de la même teinte exactement que le ciel, en ce jour où leurs regards s'étaient croisés pour la première fois, un ciel sans nuage, aussi lisse qu'une vitre fraîchement nettoyée.

Le cadre est banal – la terrasse d'un café parisien situé en face de l'établissement où tous deux font leurs études – mais la lumière magnifique. Le jour baigne les lieux, ambre les façades et les silhouettes, ricoche sur le zinc du comptoir et les bagues et bracelets des filles qui rient et discutent dans l'air léger de ce début de printemps. Lise s'est installée avec une poignée de camarades. Elle discourt avec enthousiasme sur un film de Fritz Lang, *La Femme au portrait*, sur lequel elle doit faire un exposé en cours de langue. Assis à la table juste à côté, Louis salue l'un des compagnons de Lise ; elle se retourne et reçoit en apercevant ce garçon aussi blond qu'elle est brune, aussi posé, de ton et d'attitude, qu'elle est ardente – un coup au cœur. Elle éprouve pour lui un désir immédiat, entier, qui la ferait rougir si son teint le permettait. Non le désir douloureux et déraisonnable qui viendra plus tard, quand il ne sera plus possible, ni pour l'un ni pour l'autre, de l'apaiser, mais un désir à la fois immense et caressant, enveloppant comme une mer, sans rien qui pèse ou menace.

Elle ignore pour l'heure jusqu'au nom de ce jeune homme dont la vue l'a ainsi frappée. Elle s'efforce de se calmer en se répétant que ce n'est qu'un garçon

parmi d'autres au sein d'un petit groupe comme il s'en crée et s'en dissout tant dans les lieux de rassemblement estudiantins, une rencontre de passage qui l'interroge, juste pour faire la conversation, sans doute, sur le film de Lang, puis sur le roman posé près de son Perrier citron, *Le Temps de l'innocence* d'Edith Wharton – qu'il a remarqué, lui dit-il, car il est plus habituel, au sein de leur école, de voir les uns et les autres plongés dans des ouvrages de droit, d'histoire, d'économie ou de sociologie, que de littérature.

— Eh bien justement, j'ai fait des études de lettres avant d'entrer ici.

— Tu es en quatrième année ?

— En cinquième.

— Moi aussi. Et de quoi ça parle, *Le Temps de l'innocence* ? De l'enfance ?

— Pas vraiment. Ça raconte une passion impossible entre un homme sur le point de se marier et une femme sur le point de divorcer dans la haute société new-yorkaise du début du siècle…

— Ça a l'air bien. Romantique.

— Ça l'est.

— Bien ou romantique ?

— Les deux. Enfin, plus tragique que romantique.

— L'un d'eux meurt ?

— Non, sauf à considérer que le héros meurt intérieurement : il sacrifie aux convenances le seul amour qu'il ait jamais connu et finit par mener une vie médiocre.

— C'est drôle, tu parles de façon très… soignée. Comme dans un livre.

— On me l'a déjà dit. C'est juste que je ne sais pas faire autrement. Ça te dérange ?

— Non, ça te va bien.

— Comme un parfum, ou un vêtement ?

— Eh bien… On te voit et on s'attend à ce que tu parles de façon particulière, en tout cas.

La conversation se poursuit et à la façon dont l'un et l'autre se regardent, n'importe qui pourrait deviner où tout cela mène. Mais pas Lise. Malgré son assurance de façade, elle n'est sûre de rien, alors, et surtout pas d'elle-même. Cela n'empêche pas l'imagination de courir. Le temps est splendide, les cours finissent dans trois mois, elle a vingt ans et une immense faim d'aimer : c'est le moment parfait pour entamer une histoire avec quelqu'un dont elle ignore jusqu'au nom, quelqu'un à qui manifestement la vie sourit comme il lui sourit à présent, quelqu'un avec qui tout serait possible, qui sait. Seulement voilà que son inconnu coupe court à la romance à peine esquissée : la sonnerie de la demie a retenti, il sursaute, manifestement en retard pour un cours ou un rendez-vous, un examen, peut-être, et se lève sans plus de cérémonie pour traverser la rue en trois enjambées.

Il a filé et Lise l'a laissé filer, elle s'oblige même à ne pas le suivre des yeux tandis qu'il se fond dans la marée des étudiants rejoignant l'amphi, les salles de TD, la bibliothèque. Dos tourné, elle rejoint le brouhaha de la discussion générale avec le vague regret de n'avoir ni pris, ni donné de numéro de téléphone. Elle le cache, mais elle est déçue. Elle n'a pas souvenir d'avoir croisé ce garçon durant les dix-huit mois qui se sont écoulés depuis son arrivée ici et il est possible qu'ils ne se revoient pas : ils sont des centaines d'étudiants allant et venant, aux profils multiples, aux cursus et horaires variables.

Quant à se renseigner auprès des autres membres du groupe, elle s'en abstient car le doute à nouveau la prend. Peut-être s'est-elle trompée et laissée aller à fantasmer une attirance qui n'existait que dans sa tête. Peut-être a-t-elle bâti quelque chose sur du vent – un soupçon, un espoir, et puis rien. C'est son défaut : elle est de ces filles qui rêvent plus qu'elles ne vivent.

Lise

3.

Après le départ de la voiture, je ne l'ai pas immédiatement suivi. Je suis restée longtemps immobile, à contempler le château. Petite fille, je rêvais d'y vivre ; Étambel a toujours appartenu pour moi au pays de l'enfance, de l'ennui languissant, des livres aux couvertures usées, à l'odeur de colle et de carton mouillé, des illustrations dont on observe les détails – nuages d'or de la robe couleur du temps de Peau d'Âne, médaillon ornant le cou de la Belle quand celui de Blanche-Neige reste nu, ornements chantournés de la citrouille devenue carrosse de Cendrillon – avec une minutie qu'aucun adulte ne peut comprendre, et qu'on cessera du reste de comprendre dès qu'on aura grandi à son tour. Lorsque j'écoutais ces histoires de princesses qui après avoir surmonté avec autant de modestie que de courage une série d'épreuves imposées par une marâtre, une mauvaise fée ou un père aux inclinations douteuses, se voyaient élues par un prince qui les emportait sur un blanc destrier pour les installer dans un château, c'était Étambel que je voyais. L'état d'abandon du domaine ne m'arrêtait nullement, au contraire : il me faisait penser à la demeure de la Belle au bois dormant, légende où pour tous les enfants du

monde, c'est davantage le bois que la Belle qui dort. Perrault du reste se garde de les détromper : ne précise-t-il pas que la bonne fée, pour éviter à sa filleule de se réveiller désemparée dans un siècle de temps, a soin d'endormir pour la même période non seulement les nombreux domestiques et serviteurs de la Belle – y compris sa petite chienne – mais aussi les lieux où elle repose, entourant le château de ce fameux bois impénétrable et épineux, seul à même de protéger la princesse contre les regards indiscrets et les prétendants mal intentionnés ?

Oui, j'adorais les eaux moirées du lac, les méandres du labyrinthe de buis, le château de pierre blonde et ses tours écroulées. J'adorais me promener sur les chemins de gravier envahis d'herbes folles, balayer du regard les tapis de nénuphars, les murailles veinées de lierre, les buissons enserrant les ruines du domaine à la manière d'un gigantesque serpent végétal. Ma maison à moi, depuis laquelle je pouvais apercevoir, à travers la fenêtre de ma chambre, la tour est du château, dont la silhouette traçait un trait blanc sur l'azur, était l'antithèse d'Étambel : un pavillon à un étage moderne, confortable et impersonnel, appartenant à un lotissement Phénix tout juste édifié, assorti comme tous ses compagnons d'un garage, d'un jardinet et d'une minuscule avancée pompeusement qualifiée de terrasse. Franchissant le portail, on était saisi par le parfum des bosquets de lavande que ma grand-mère avait fait pousser tout contre les murs de crépi blanc, si bien que le pavillon semblait moelleusement enveloppé dans un mélange parfumé de mauves et de verts. C'était la seule particularité de cette maison, dotée sinon de tous les

attributs de son époque : moquette à la teinte indéfinie, papier peint à fleurs et rideaux à l'avenant, canapé en mousse, table de formica, tabourets de plastique orange pétant et vert pomme. Comme si mes parents avaient voulu se fondre dans ce décor du début des années 1980 et faire oublier, autant que possible, qu'ils venaient d'ailleurs.

Désireux de mener une existence tranquille dans un endroit modeste, ils n'avaient pas prêté d'attention particulière au domaine abandonné d'Étambel, situé si près de chez eux que ma sœur et moi prendrions bientôt l'habitude de passer sous la clôture, jouant les exploratrices, d'abord, et plus tard les reines, arborant avec superbe les couronnes de carton doré collectées lors de la dernière galette des Rois (que notre famille célébrait scrupuleusement bien qu'aucun d'entre nous n'en connût la signification), les épaules enveloppées, faute de cape d'hermine, de l'immense nappe brodée que ma grand-mère avait dissimulée au fond de son coffre de bois dur, survivance de cette vie antérieure à propos de laquelle elle comme mon père gardaient un silence pareil à un glacis, lisse et uniforme. Silence auquel je tentais d'échapper en montant dans ma chambre pour ouvrir la fenêtre et rêver à ce château en ruine, aux êtres qui en avaient arpenté les couloirs, aux velours et dentelles dont ils avaient été revêtus, aux bals et banquets qu'ils y avaient donnés, aux alliances qu'ils y avaient scellées. Rêver d'Étambel comme on rêve d'un autre monde, d'une autre vie, moi qui habitais dans une maison muette, sans traces du passé ni indices d'un possible futur, et évoluais dans un présent étrangement suspendu : alors que la ville aurait dû grignoter inexorablement la campagne,

l'enclore et l'asphalter, la faillite du promoteur immobilier, qui donna lieu à un inextricable imbroglio juridique, mit un frein à son extension. La cohabitation entre le lotissement flambant neuf et la nature qui l'entourait, dominée par les vestiges hors du temps d'Étambel, sa magnificence ruinée et pourtant persistante, s'est prolongée des années durant. Je suis tentée d'y voir un signe : comme si mon histoire, mes amours avec Louis, les obstacles que nous n'avons pas su vaincre, et jusqu'à cette fin que ni lui ni moi n'avions prévue, étaient déjà là, inscrits dans le paysage de mon enfance.

4.

Leur relation a donc commencé par une interruption. Par la suite, il est arrivé à Lise de penser que tout aurait pu s'arrêter là. Après quelques jours, son émotion se serait estompée, le garçon aux cheveux blonds et aux yeux clairs se serait peu à peu réduit à une silhouette, son visage perdant toute substance, pareil à une photo délavée. Lise aurait oublié Louis avant même de savoir qu'il s'appelait Louis, rencontré quelqu'un d'autre, eu d'autres joies et d'autres tristesses, pris un chemin différent. Mais bien sûr, cela n'a pas été le cas et quelques jours après l'épisode du café, alors qu'elle fait la queue à la bibliothèque, elle entend quelqu'un derrière elle adresser un joyeux "Salut !". Elle se retourne et à la vue de Louis répond un peu trop vite et un peu trop fort : "Salut !". De leur échange elle ne retiendra rien, trop occupée à tenter, une nouvelle fois, de cacher son émotion, le sang battant à ses tempes, ses mains crispées sur son livre, sa voix tendue comme un arc. Elle ignore que c'est précisément cela qui touche son interlocuteur, son inaptitude à la dissimulation, l'évidence de ses sentiments. Il faut dire qu'adopter une attitude et un visage décontractés est chose difficile quand on a l'impression que tout

autour de vous est devenu flou et que le monde s'est réduit au sourire de l'autre et à son regard sur vous, un regard lumineux et désarmant, comme s'il était heureux de votre simple présence, comme si peu importait au fond ce que vous pouviez dire ou faire du moment que vous étiez là. Troublée, Lise parvient tout juste, sous un prétexte lamentable, à lui glisser son numéro avant de s'enfuir.

Elle sort d'une autre bibliothèque, la BNF, lorsqu'elle reçoit son coup de fil lui proposant de dîner le soir même. Elle est libre, ne songe pas à se prétendre occupée, et suggère non pas un français ou un italien, mais un petit afghan dans le Quartier latin. "Il est minuscule et ne paie pas de mine, mais c'est très bon." Et Louis, qui en temps normal n'aurait jamais eu l'idée de manger afghan, pas plus, disons, que souabe ou tibétain, s'y rend. C'est donc dans un décor ethnique – paravents de bois, murs tendus de tissus colorés à motifs géométriques et tapis assortis – que Lise fait connaissance avec lui tout en dévorant une salade citronnée, un agneau aux aubergines et un flan à la cardamome avec un appétit que sa minceur ne laissait nullement deviner. "J'aime beaucoup manger", précise-t-elle inutilement, les assiettes dûment vidées, avec un grand sourire dont Louis se fait aussitôt l'écho. Il n'a jamais vu une fille d'allure si élégante engloutir pareille quantité de nourriture, et y prendre un plaisir tel que sa nervosité semble s'être évaporée. Elle assume sans façon d'avoir mangé en ogresse, et c'est avec la même bonne grâce qu'elle répond à ses questions.

Elle est métisse, en effet. C'est de son père, qui a émigré ici au début des années 1960, qu'elle tient

sa peau mate, ses pommettes hautes et ses cheveux noirs, tandis que sa petite sœur, Liane, ressemble comme deux gouttes d'eau à leur mère, une Française aux boucles auburn et à la carnation tout aussi claire que celle de Louis. Ses parents ont grandi à quinze mille kilomètres de distance et ont des héritages et des histoires différents, mais ont en commun d'être issus de familles paysannes sans le sou et d'avoir brillé à l'école dans les matières scientifiques. C'est ce talent qui leur a permis de quitter leur ferme, que celle-ci soit située au milieu du bocage normand ou en bordure de champs de cocotiers : leurs résultats scolaires leur ont valu une bourse grâce à laquelle ils ont pu poursuivre leurs études à Paris, où ils se sont rencontrés. Ils ont fait une classe préparatoire scientifique et décroché la même école d'ingénieur. Le sentiment d'être à part – du fait de leur classe sociale, mais aussi de sa nationalité dans le cas son père, de son sexe dans le cas de sa mère, qui était une des rares femmes de la promotion – les a rapprochés. Son père pensait rentrer sitôt son diplôme en poche mais une nouvelle guerre a éclaté dans son pays, les frontières ont été fermées et il a décidé de rester. Il a demandé sa mère en mariage et le couple a acheté un pavillon à deux heures de la capitale avant de réussir à faire venir en France la grand-mère de Lise. C'est cette dernière qui l'a élevée avec sa petite sœur pendant que ses parents travaillaient d'arrache-pied. Sa grand-mère ne parle pas français et petite fille, Lise ne le parlait guère, elle non plus. Ce n'est qu'à force de le pratiquer à l'école qu'elle en est venue à le maîtriser – infiniment mieux, désormais, que sa langue grand-maternelle…

Les parents de Lise espéraient qu'elle et Liane collectionneraient comme eux les vingt sur vingt en mathématiques et en physique-chimie, qu'elles rentreraient à Polytechnique ou à la rigueur Centrale, et en sortiraient avec un métier solide et de bons revenus, de quoi acheter une maison et subvenir aux besoins d'une famille. Ils ont été terriblement déroutés quand ils ont compris que ce ne serait pas le cas – elle a passé un bac scientifique avant de bifurquer, mais sa sœur n'a même pas eu cette délicatesse – et ont l'impression de ne pas les avoir élevées comme il l'aurait fallu. Sa mère agite régulièrement la menace du chômage. Pour eux, les études littéraires restent très abstraites, ils n'arrivent pas à se les représenter, au point que Lise a dû se renseigner seule auprès de la conseillère d'orientation pour savoir quelles étaient les voies possibles après le bac. Elle a envoyé son dossier à l'établissement le plus proche de chez elle ainsi qu'au lycée Henri-IV parce que la conseillère lui avait dit que c'était le meilleur de France, et a été acceptée en hypokhâgne dans ce dernier. On aurait pu présumer que ses parents en concevraient une certaine fierté. Ils auraient pu se dire que pour la fille d'un immigré et d'une petite campagnarde qui ne s'intéressaient ni l'un ni l'autre à la philosophie, la littérature, la culture en général, intégrer l'établissement où le président Mitterrand avait envoyé sa fille, ce n'était pas si mal, ne serait-ce que pour le symbole ! Mais non. Le jour de la rentrée, la mère de Lise lui a bien offert un cadeau pour fêter l'événement – un livre, ce qui paraissait *a priori* une bonne idée. Seulement ce n'était pas la Pléiade de Rimbaud ou les œuvres complètes de Nietzsche, mais *Le Programme*

d'algèbre de Math sup en 999 exercices… Histoire que Lise ne perde pas la main, avait-elle expliqué.

Louis rit beaucoup. Ils parlent longtemps, sans temps morts, avec naturel. Prise dans la discussion, Lise ne se rend compte qu'à la sortie du restaurant que son interlocuteur est resté singulièrement discret. Bien sûr, il a réagi à ses propos, donné son opinion sur d'autres sujets, d'actualité ou non, du Japon qu'ils rêvent tous deux de visiter à une rétrospective de Giacometti qui vient d'être annoncée en passant par le dernier Woody Allen à l'affiche, *Match Point*, qu'ils se proposent de voir ensemble. Mais il a à peine évoqué sa famille, n'a rien révélé de son histoire, et – est-ce la fraîcheur de la nuit après le restaurant où elle a insisté pour régler sa part ? – l'excitation de Lise retombe. Elle a soudain l'impression de s'être comportée en pie bavarde, en ingénue à voix de crécelle.

Ils marchent dans les rues de Paris où souffle un vent léger, se dirigent vers la Seine et ses flots dansant dans la lumière du soir, mais elle n'y prête guère attention, insensible à la languide beauté de cette nuit, absorbée comme elle l'est par le regret de s'être autant confiée. Elle s'en veut d'être incapable de réfréner ses enthousiasmes, de ne pouvoir faire montre de pudeur comme son compagnon. Aussi embarrassée, tout à coup, que lors de leur échange à la bibliothèque, elle en est presque à vouloir couper court à la soirée sous un prétexte quelconque pour aller se réfugier chez elle. Plonger dans un roman ou un film avec une verveine. Oublier ces bêtises, ne pas courir le risque de vivre quand il est tellement plus simple et confortable de se retrancher derrière un écran de papier ou de celluloïd. Si bien

qu'elle est tout étonnée lorsque Louis l'arrête sans un mot alors qu'ils longent la grille d'un petit parc et, sous l'ombre d'un érable aux feuilles immenses, se penche sur elle pour l'embrasser.

Lise

5.

J'étais une enfant mélancolique, et sans doute serait-il tentant de lier ma mélancolie à celle de mes parents. Mélancolie de ma mère qui avait grandi dans une maison où rien ne lui appartenait : après avoir miraculeusement survécu, alors qu'elle était encore bébé, à un accident de voiture qui avait tué son père et sa mère, elle avait été recueillie à contre-cœur par des cousins éloignés, des agriculteurs d'un petit village du Cotentin qui vivotaient avec difficulté. Ils ne lui avaient guère témoigné de tendresse, la traitant en servante plutôt qu'en membre de la famille : elle avait été très tôt affectée à la tenue de la maison et aux travaux de la ferme quand ses cousines, pourtant plus âgées, continuaient de poursuivre leurs jeux en la regardant de travers, allant jusqu'à refuser qu'elle les rejoignît une fois ses tâches achevées parce qu'elle "sentait trop mauvais". Elle passait toujours après elles, héritant de leurs robes devenues trop petites, de leurs bas usés et des jouets dont elles ne voulaient plus – quand elles acceptaient de les lui abandonner. On s'adressait à elle avec dureté sans jamais lui laisser oublier qu'elle n'était qu'une pièce rapportée, qui ne devait son pain qu'à la charité. Elle n'avait presque aucun souvenir de

ses parents, personne pour lui parler d'eux, et son enfance s'était écoulée dans la solitude et le regret de ce qu'elle aurait pu connaître et n'avait pas connu : la douceur d'une famille aimante, qui aurait veillé sur elle sans lui faire payer le fait d'être là.

Mélancolie de mon père qui avait lui aussi survécu quand tant des siens étaient tombés. Son père et son grand-père avaient été assassinés le même jour, lors d'un des multiples conflits qui avaient frappé son pays d'origine et traçaient de sanglantes lignes de fracture jusqu'au sein des familles. Quand lui s'entraînait à résoudre des équations aux airs de formules cabalistiques, retrouvait des amis pour danser le week-end, signait des pétitions place de la Sorbonne, ses cousins et ses amis habitaient un monde où il n'était pas rare que des fils et filles partis combattre retrouvent leur maison natale brûlée et leurs père et mère pendus au nom de ce pour quoi ils avaient lutté, ou que des frères unis comme les doigts de la main dans l'enfance s'affrontent adultes sur le champ de bataille parce que les engagements pris dix ou vingt ans plus tôt étaient devenus, le temps passant, incompatibles, les alliés d'hier se révélant, pour de soudaines et mystérieuses raisons, les ennemis d'aujourd'hui. Devenue adulte, je le verrais retrouver en faisant du rangement une photo de classe datant de sa primaire et, s'adressant moins à moi qu'à lui-même, ou au fantôme de lui-même, révéler le sort de chacun de ces compagnons d'enfance, qui emporté par une roquette alors qu'il pilotait un hélicoptère, qui par une rafale de mitraillette le jour de l'ultime assaut, qui par la faim, le froid et le désespoir au fin fond du camp de rééducation où le nouveau régime l'avait envoyé, officiellement

pour deux semaines, quand il y avait lentement mais sûrement dépéri durant quatre ans…

Mélancolie des exilés, aussi, de ceux qui, vivant dans une contrée alors qu'ils sont issus d'une autre, n'appartiennent en définitive à aucune. L'installation de mon père dans cette banlieue modeste, prise en tenaille entre ville et campagne, était symbolique de la position d'entre-deux qu'il occupait dans un monde auquel, en dépit de sa naturalisation, il demeurait étranger. Étranger par son passé et par son apparence, sa physionomie, son accent qui le désignaient comme tel ; étranger surtout par sa timidité, sa maladresse, la lueur d'angoisse qui passait fugitivement dans son regard, plus révélatrice, encore, que son français modelé tel un masque de glaise sur sa langue maternelle, avec sa confusion entre le "u" et le "ou", ses "r" inaudibles et son emploi systématique du présent, jamais du passé ni du futur, puisque son idiome d'origine ne connaissait pas la conjugaison et que les verbes, invariables, s'y voyaient simplement accompagnés d'un complément de temps indiquant si l'on était hier, aujourd'hui ou demain, dans une heure ou dans un an.

Mon père ne se sentait pas à sa place ici, et de fait ne l'était pas. Tout comme ma mère, au fond : quand bien même elle parle le français sans fautes et présente un faciès européen, une orpheline n'est-elle pas par définition une déracinée, surtout quand ceux qui l'ont recueillie lui répètent encore et encore qu'elle n'est pas des leurs ? Tous deux avaient été déplacés non seulement géographiquement – d'un village de province à la capitale pour ma mère, d'une terre à une autre pour mon père – mais encore socialement.

En poursuivant leurs études, ils avaient troqué leur classe d'origine, la paysannerie, pour la bourgeoisie intellectuelle. Du moins si l'on en jugeait par leurs revenus et leurs diplômes. Car il leur manquait l'essentiel : les références, les usages, la manière de converser comme la matière des conversations qui auraient véritablement fait d'eux des bourgeois ou des intellectuels. Ils ne fréquentaient ni les librairies, ni les musées, ni les théâtres, sans parler de l'opéra ou des galeries d'art. Ne saisissaient pas la plupart des plaisanteries qu'échangeaient leurs relations et collègues, fondées sur un implicite qui leur échappait et leur échapperait toujours ; riaient trop haut et parlaient trop fort, hurlant au téléphone comme si cela permettait véritablement à leurs paroles de traverser les kilomètres ; marchaient les épaules rentrées et mangeaient la bouche ouverte, mastiquant à grand bruit, comme ils l'avaient vu faire à la ferme après une journée de labeur dans les champs ou les rizières. Il leur manquait en somme ces petits riens dont on est façonné depuis la naissance, ce polissage apporté par l'habitude et l'éducation, comme la mer adoucit, après des années d'un travail imperceptible, les contours d'un tesson de verre, et qui fait que l'on reconnaît immédiatement dans celui qui vous fait face s'il est des vôtres – ou non.

Les fillettes que nous étions, ma sœur et moi, n'avaient pas conscience de ces subtilités, mais nous ne nous en partagions pas moins nous aussi entre deux mondes, quoique avec plus de souplesse – c'est l'apanage des enfants. Nous maniions avec une égale dextérité la langue du pays de notre père et celle du pays où nous étions nées, passions de la fourchette aux baguettes et des baguettes à la